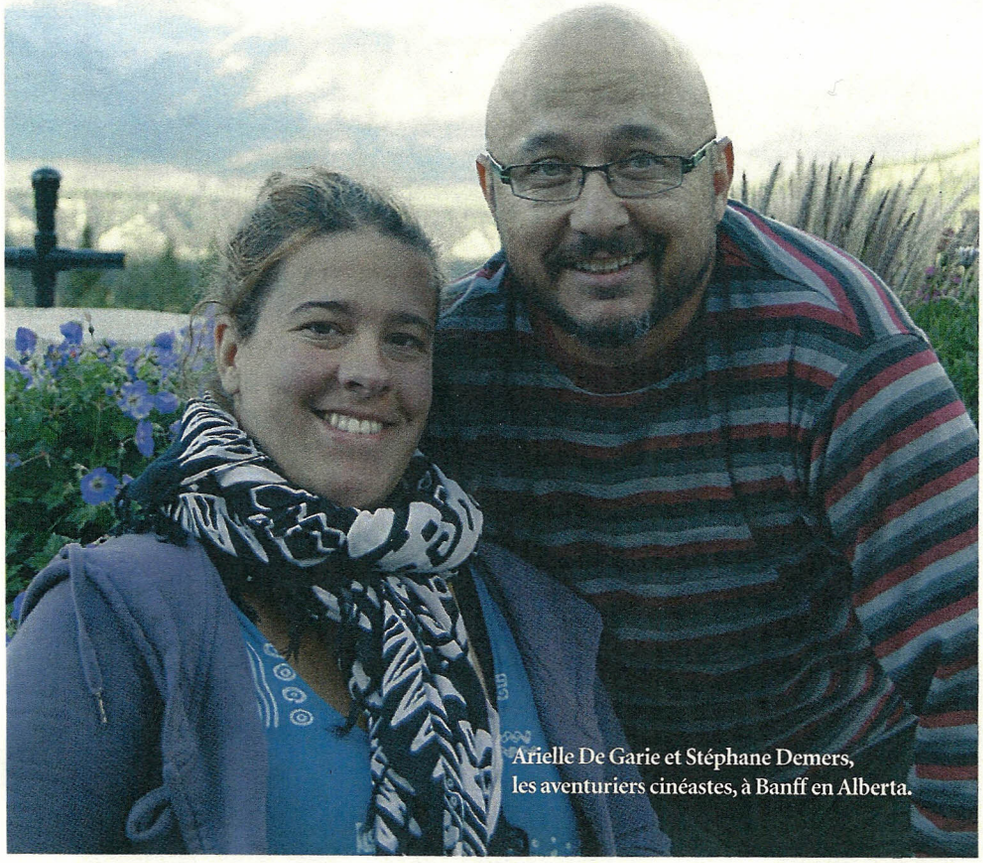


Arielle De Garie et Stéphane Demers, les aventuriers cinéastes, à Banff en Alberta.

NOTRE HÉRITAGE AMÉRINDIEN

TEXTE : **ARIELLE DE GARIE**
PHOTOS : **ARIELLE DE GARIE ET STÉPHANE DEMERS**

La quête du bonheur, tout le monde la porte en soi. Pourtant, tout ce que l'on nous rapporte d'ailleurs, dans les médias, dans les journaux, de la part des voyageurs qui reviennent, est plus souvent qu'autrement teinté de détresse. Serions-nous, êtres humains, un unique canal de malheurs ? Ma réponse à moi a été : non. J'ai voulu aller à la rencontre de ce qu'il y a de beau sur la Terre, du bonheur humain sous toutes ses formes et d'en rapporter les résultats en réalisant un documentaire. Je ne veux pas parler de fiction, mais de rendre la réalité, telle qu'elle est, sous l'angle positif de l'existence. Mon amoureux, caméraman et cuisinier, a décidé de me suivre dans cette aventure. Et malgré mon handicap - je suis atteinte d'arthrogrypose depuis la naissance, une pathologie s'apparentant à la dystrophie musculaire - je me sens outillée pour relever tous les défis que ce périple m'imposera.

Nous sommes partis de Québec, le 27 juillet dernier, pour une période de deux ans afin de sillonner tous les continents habités (Amérique du Nord, Amérique centrale, Amérique latine, Afrique, Eurasie, Australie), à la rencontre des gens, de leur histoire et de parcelles de bonheur.

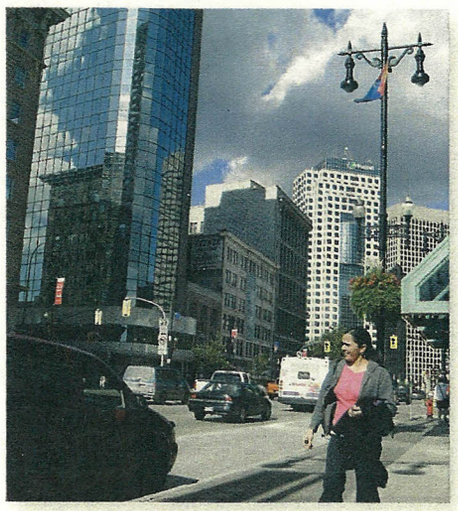
J'ai fait mes études en cinéma, en création littéraire et en pâtisserie ; je suis aussi une jeune membre des Cercles de Fermières du Québec et le magazine *l'Actuelle* a voulu vous offrir mon voyage, une manière d'embarquer dans mes bagages. Bonne lecture !

Pour plus d'information sur notre aventure, visitez : **www.surlaterre.ca**

Première destination de ce voyage : le Canada. Notre logique nous dictait qu'il fallait découvrir les gens, l'histoire et les paysages de ce que l'on nous dit être « notre pays » avant de rencontrer « l'ailleurs »... C'est ce que nous avons fait.

Jusqu'à Toronto, en observant les arbres et les paysages, j'avais l'impression d'être au Québec, mais c'est en chemin vers le lac Huron que l'environnement s'est transformé. L'Ontario s'ouvrait sur les Grands Lacs, nous offrant des conifères géants, des rivières se querellant les meilleures places en bordure de route. Dans les villages et les villes, ce ne sont pas les couleurs de l'automne que je voyais apparaître, mais celles de nos mémoires. Les Amérindiens occupaient de plus en plus de place dans les communautés que nous traversions, sans toutefois former une civilisation hétérogène, puisque les « Blancs » et les Premières Nations ne cohabitent pas sur les mêmes terres. Ils se scindaient, comme nous le faisons généralement au Québec, sans trop mélanger les cultures. Néanmoins, leur présence s'avérait de plus en plus palpable.

Comme un couteau qui tranche une pointe de gâteau aux carottes, les Prairies se sont dessinées. Un kilomètre avant le Manitoba s'offrait à nous une forêt dense de conifères et d'eau douce ; cinq kilomètres plus tard, c'étaient des champs à perte de vue, plats comme une table de cuisine, des troupeaux, des camionnettes chargées de balles de foin et de la musique *country* sur toutes les chaînes radiophoniques. C'est à Winnipeg que le métissage a remporté la palme. Dans les rues, les boutiques, les autobus, les écoles, partout, les Amérindiens avaient leur place, contribuant à la vie économique et sociale de la ville.



La ville de Winnipeg au Manitoba ; une grande ville aux nombreux visages.
Photo : Arielle De Garie

Les vastes Prairies, en Saskatchewan.
Photo : Arielle De Garie

Même scénario en Saskatchewan, où des terres, moins uniformes que les précédentes, offraient quelques étendues d'eau par-ci, par-là, mais toujours ce mélange entre les premiers habitants des Amériques, les Canadiens anglais et les rares Canadiens français qui s'y sont installés.

Au moment de la colonisation, l'équilibre du peuple amérindien a été complètement chamboulé. Loin de moi l'idée de vouloir les placer en victimes, mais ma prise de conscience sur leur présence en si grand nombre dans nos plaines canadiennes m'a fait réfléchir à la teinte et aux richesses de leur bagage culturel sur notre propre civilisation.

Pour plusieurs d'entre nous, cet héritage est encore présent ; on le nourrit au quotidien avec une profonde reconnaissance de son origine, en sachant très bien ce que ces peuples nous ont légué. Une légende raconte qu'ils auraient découvert le sirop d'érable en observant un écureuil lécher goulûment la sève d'un arbre. Une importante quantité d'appellations de nos villes et de nos provinces viennent de mots tirés de leurs langues.

Au fil du temps, on a peut-être oublié l'implication sensible et humaine, les traits qui ont influencé notre propre caractère social, plus particulièrement celui des Québécois et Québécoises. Lors de l'arrivée des premiers colons en Amérique, ce sont les Canadiens français qui entraient en communication avec les membres des Premières Nations. À cette époque, parler une langue amérindienne ou fraterniser avec ceux-ci était mal vu. Puisque les Canadiens anglais, dans notre histoire, avaient le beau jeu, ils ont remis entre les mains de nos ancêtres ce qu'ils considéraient comme un travail dégradant, soit celui de négocier avec les « Peaux rouges ». Nos cultures se sont inévitablement influencées. Notre esprit fêtard, reconnu mondialement, nos chansons, notre musique, nos traditionnelles soirées autour du feu, me rappellent ce même esprit amérindien qui anime le *pow-wow* et les feux de joie rassembleurs. Notre rapport à la nature et notre respect envers notre mère la Terre ne viendraient-ils pas un peu de leurs enseignements ?

À travers ce parcours des Plaines, ce que Stéphane et moi avons découvert, c'est le bonheur de l'héritage, de s'apercevoir que tout ce qui est transmis laisse une trace dans l'avenir. Qu'il soit transmis de la grand-mère à ses petits-enfants, d'une culture à une autre ou d'une nouvelle invention à l'humanité, tout ce savoir se perpétue inévitablement ; nous en avons été témoins lors de cette traversée du Canada. C'est donc le cœur empli du poids de notre histoire que nous nous dirigeons vers notre dernière province, la Colombie-Britannique.

Les Rocheuses se dressent maintenant, majestueuses et fières... comme des centaines de tambours en harmonie. À bientôt et au bonheur !

Les Rocheuses, tout près desquelles on se sent haut comme trois pommes !
Photo : Arielle De Garie

Depuis des siècles, les Amérindiens utilisent le totem pour marquer dans le bois l'histoire de leur famille ou de leur clan.
Photo : Stéphane Demers